

Trois lettres de Gaston Miron à Michel van Schendel (1959)

Marie-Andrée Beaudet

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beaudet, M.-A. (2006). Trois lettres de Gaston Miron à Michel van Schendel (1959). *Contre-jour*, (10), 47–57.

Trois lettres de Gaston Miron à Michel van Schendel (1959)

présentées par Marie-Andrée Beaudet

La dernière fois que j'ai rencontré Michel van Schendel, le 20 septembre dernier, il m'a dit souhaiter la publication des lettres que Gaston Miron lui avait écrites à la fin des années 1950 et dont il m'avait remis des photocopies un an auparavant. Il aurait aimé pouvoir les accompagner de commentaires relatant les circonstances historiques et personnelles de certains propos. Nous avons convenu que nous pourrions procéder par entretiens enregistrés en vue d'une publication dans *Contre-jour*. Le temps nous a manqué.

Ces lettres évoquent un temps de transition, dans l'histoire intellectuelle du Québec et dans l'histoire personnelle de Miron. La première, au contenu nettement plus politique, renvoie au durcissement des positions idéologiques qu'avait révélé la grève des réalisateurs de Radio-Canada (décembre 1958-mars 1959), et à la chasse aux sorcières menée par l'historien Robert Rumilly, un proche de Duplessis, dans le périodique *Les Nouvelles illustrées*. Si elle révèle, à mots couverts, une opposition idéologique entre Miron et van Schendel, cette lettre n'en témoigne pas moins de la force d'une amitié qui ne s'est jamais démentie au cours des ans. Compagnons de route, frères en poésie, malgré les

différences de formation et d'allégeance, ils s'étaient encore retrouvés en 1995 pour un cours sur la poésie et le rythme que donnait Michel van Schendel à l'UQAM. La mauvaise qualité de l'enregistrement de la conférence de Miron n'a malheureusement pas encore permis sa transcription, mais le projet demeure de réunir un jour prochain leurs deux voix dans une publication qui associerait l'intervention de Gaston Miron et les notes de cours de Michel van Schendel.

En hommage à cet *immense poète* qui nous a quittés le 9 octobre 2005, pour reprendre une expression qu'aimait Miron et qu'il utilisait pour parler de Gilles Hénault, un autre poète injustement reconnu et que Michel van Schendel admirait également, voici ces trois lettres, malheureusement livrées sans les précieux commentaires de Michel van Schendel, et offerts à la lecture comme un signe de reconnaissance et de veille par-delà le temps et le silence. Au lecteur d'en imaginer les prolongements.

Je remercie Marilou Saint-Marie d'avoir procédé à la numérisation de ces lettres qui se retrouveront dans l'édition critique qu'elle prépare en ce moment de la correspondance des années 1949-1970 de Gaston Miron. Je remercie également Jean-Guy Pilon d'avoir autorisé la publication de la lettre du 5 août 1959.

M.-A. B.

Sainte-Agathe, 5 août 1959

Cher Michel,

j'ai essayé, hier, de communiquer avec toi, lors de mon passage à Montréal ; je n'avais que deux heures à disposer pour voir à beaucoup de choses.

Je te fais tenir une pleine page de [Robert] Rumilly qui, quoi qu'on en dise, est écouté béatement par une large fraction de nos honnêtes gens et, voire, d'une certaine classe intellectuelle bien intentionnée. Le fait de garder le silence comme arme ne me satisfait pas du tout. J'en vois des preuves chaque jour. Il attaque à fond de train [Jean-Guy] Pilon et, par ricochet, *Liberté* 59.

Voilà donc une situation de « substitution ». Une erreur sur la personne. La droite, en l'occurrence, porte l'infamie de la gauche ; c'est la droite (du moins par rapport à nous) qui se trouve, officiellement, à défendre une position de gauche. C'est là le comble de la confusion et du fourvoiement. C'est là l'ersatz de la gauche et de sa fameuse politique d'abstention, avoir les mains propres quoi ! Je parle de la gauche canadienne. Si j'étais de gauche, c'est-à-dire progressiste et d'un certain nombre de refus, cela me mettrait tout poil dehors. Car il est à craindre, quand la vraie gauche établira ses positions, qu'elle ne soit pas prise au sérieux, et qu'on la prenne à son tour pour la droite. (Comme cela se passe en France actuellement au sujet de nombreux intellectuels.) Le plus crevant, c'est que je savais exactement ce qui allait se produire. Cet hiver, quand j'ai fait une tempête dans un verre d'eau et que j'ai barbé pas mal de monde, c'est ça que je voyais. Merde, je sens l'avenir. Je vois, sans toujours (et c'est le plus souvent) expliquer ou justifier, JE VOIS ce qui vient. C'est dans mon nez. C'est une affaire entre mon nez et le vent et les événements. Que le cas « Pilon », puisqu'il s'avère que c'en est un, soit synonyme de droite

dans le cher petit milieu de Radio-Canada et de l'Office National du Film, c'est évident. Évident pour ces milieux, car moi, personnellement, je ne crois pas que Pilon soit à gauche ou à droite. Il n'est ni à gauche ni à droite. Ni au centre. (Comme moi, dans un autre ordre, je ne suis ni à gauche ni à droite, je suis anarchiste avant tout, je suis, à une échelle plus réduite, un Malaparte (je parle d'attitudes) ou un Malraux. Je peux aussi bien finir comme Malraux, à droite, en axe de fascisme, comme Gorki, à plate couture dans la révolution et ses jougs.) Je fréquente plusieurs autres milieux que ceux de Radio-Canada et de l'Office. Quand je rencontre, chaque semaine, à Sainte-Agathe ou à Claire-Vallée, plus de 80 jeunes, quand je rencontre, comme la semaine dernière, des groupes de syndiqués de Terrebonne, quand je vis quelques jours avec eux, quand, comme il y a deux semaines, je me trouve à Québec, en pleine discussion avec un groupe d'autres jeunes, cela me donne le droit de penser que Radio-Canada-milieu et intelligentsia-milieu-de-Montréal ne déterminent pas si un homme est à gauche ou à droite. Un fait certain, c'est que pour la plupart de ces gens que je rencontre, Pilon est à gauche, il est considéré comme élément de gauche, et influent. Ce qui fait qu'un homme est à gauche ou à droite, c'est ce qu'il fait, beaucoup plus que ce qu'il dit. Pilon fait une revue et il se trouve que cette revue, dans le contexte canadien-français et québécois, est à gauche. Si peu soit-il lui-même à gauche, ou n'importe où. Je sais que des intellectuels d'ici sont mille fois plus à gauche que ces quelques feuilles, mais en paroles, en attitudes métaphysiques. Tandis que le peu de gauche de *Liberté 59* est fait.

Je ne te dis pas toutes ces choses pour te reprocher quoi que ce soit. Simplement pour y voir clair moi-même (et [parce] qu'ici je n'ai personne à qui parler de ces questions et problèmes). À ce moment de la situation, voici ce qui me préoccupe. La position des hommes de gauche (j'emploie ce vocable à défaut d'autres, il faudrait dire progressiste) est nette, claire et définie (encore qu'on peut en douter) mais seulement vis-à-vis du milieu intellectuel proprement dit, pas vis-à-vis de l'opinion publique. Il faudrait prendre position plus largement, et comment ? Nous en reparlerons.

Mon départ se rapproche. Je suis assez embêté au sujet du nécessaire de voyage et de séjour à apporter.

Je prends un peu d'air à Sainte-Agathe jusqu'au 10. Je retourne à Saint-Jérôme le 11. Avant-hier, revenant du village, je me suis fait mordre au bras par un énorme chien, ce qui nécessita les soins du médecin. Pas de rage pour le moment.

Mes salutations à Adèle.

Gaston

Paris, le 23 octobre 1959

Cher Michel,

voici presque un mois que je suis à Paris, et je ne trouve encore rien à écrire à personne, je suis demeuré comme à Montréal, je suis toujours aussi abattu physiquement, et je n'ai toujours rien à dire comme poète ou écrivain ou quoi que ce soit. J'ai eu des difficultés à m'adapter au mode de vie, et encore je suis loin de me sentir tout à fait à l'aise et d'être au-dessus de mes affaires. Ma santé est encore précaire au possible, je suis en proie au même métabolisme qu'à Montréal. Tout ce que j'avais « gagné de terrain » durant mon séjour dans les Laurentides, je suis en train de le perdre ici. Je suis incapable de dormir dans cette ville où il fait un bruit infernal ; mes troubles d'estomac, qui semblaient disparus, sont bel et bien réapparus. La nourriture est bonne certes, mais à condition d'être en bon état de santé ; et ce vin indigeste, et ce lait introuvable. Ce qui est chez nous une nécessité est ici un luxe. (Un verre de vin se vend 10 cents, alors que le même verre de lait coûte 40 cents.) Le coût de la vie est aussi élevé qu'à Montréal, sinon plus. Et il y a toutes ces chinoiseries de l'administration, ces embêtements, ces complications au sujet des papiers, de la carte de séjour, des inscriptions dans les facultés ou dans les écoles. Et ces pourboires à tout bout de champ (le pourboire est une institution nationale). Peuple le plus intellectuel de la terre, c'est aussi le peuple le plus cupide. Nous qui passons pour être un symbole du capitalisme, dans l'ordre des faits nous sommes cent fois plus socialistes et socialisés que ce pays ; nous qui sommes censés être censurés, nous sommes, dans l'ordre des faits, vingt fois moins censurés que ce pays. Nous qui sommes supposément « mécanisés », nous sommes mille fois moins « mécanisés » en ce sens que nous ne souffrons pas de la terreur des « machines ». Etc. Et je pourrais continuer ainsi longtemps. Évidemment, il y a du bon, du très très bon, de l'excellent, et ainsi de suite. Mais là où je veux en venir, c'est que nous vivons sur des clichés quand on se représente la France : la liberté (???) , le socialisme et la sécurité sociale (???). Ce sont là des clichés

qui ne correspondent en rien à la réalité, ce sont des attitudes verbales. Dans l'ordre des faits, il en est tout autrement. Et ce que la France a de particulier n'est pas dans ces clichés, il est ailleurs : dans son climat de création (qui, encore là, bénéficie d'un apport mondial considérable). (Et c'est à se demander si, à la réflexion, ce climat de création n'est pas le résultat ou l'effet d'une secrète contrainte.)

hier, *L'Express* et *France Observateur* ont été saisis. Je lis tous les matins *Le Monde*, *L'Humanité*, et, au besoin, quelques autres journaux. Il n'est question que de l'Algérie, des taxes, etc... *L'Humanité*, organe du Parti, est dégueulasse ; jamais on ne se mouille à ce journal ; on laisse les autres recevoir les coups (*L'Express*, *France Observateur*), et ensuite on se vante d'avoir déclenché le mouvement d'opinion, d'être les seuls à avoir dégagé telles vérités, mais jamais on ne se mouille, les mains propres, on louvoie tantôt du côté du gouvernement, tantôt du côté de la gauche, jamais on ne nomme de noms ; on veut se concilier tout le monde, et surtout ne pas perdre de votes aux prochaines élections. Je constate que les gens ont perdu foi dans le parti.

hier encore, Boulevard Saint-Germain, les paras faisaient de la propagande, invitant les jeunes à se joindre à eux, distribuant des tracts (fascistes, oui, fascistes), et même on nous remettait une photo de paras au verso de laquelle on pouvait lire : la prière du para. La voici : (je garde ce document !!)

Prière du para

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste
Donnez-moi ce qu'on ne vous demande jamais
Je ne vous demande pas le repos
Ni la tranquillité
Ni celle de l'âme, ni celle du corps.
Je ne vous demande pas la richesse
Ni le succès, ni même la santé.
Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tellement
que vous ne devez plus en avoir.

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce que l'on vous refuse.
Je veux l'insécurité et l'inquiétude
Je veux la tourmente et la bagarre
Et que vous me les donniez, mon Dieu, définitivement.
Que je sois sûr de les avoir pour toujours
Car je n'aurai pas toujours le courage
De vous le demander.
Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste.
Donnez-moi ce dont les autres ne veulent pas
Mais donnez-moi aussi le courage
Et la force et la Foi.

et si tu voyais les autres papiers qu'on distribue ! Et voilà.

j'ai vu [Henri] Pichette assez souvent. Grâce à lui, j'ai fait connaissance avec l'équipe d'*Esprit* ; de tous les contacts que j'aie eus, je trouve que ce sont de loin les gars les plus solides et les plus dynamiques. Les plus désintéressés aussi ; les autres sont tous plus ou moins « intéressé[s] ». Je trouve le milieu littéraire et artistique de Paris très encombré, chacun y jouant des coudes pour se tailler une place, un milieu fait de combines, de pistons, etc. À cet égard, le nôtre est plus sain.

sur le plan politique, il n'est d'attention que pour l'attentat de Mitterand. Sur le plan politique, c'est la confusion ; la gauche essaie de s'y retrouver, et parfois on ne sait plus très bien où est la gauche, la vraie des aventuriers, des profiteurs et de ceux qui mélangent tout. Enfin, il est tout de même réconfortant de voir les intellectuels faire un effort immense (pathétique et souvent émouvant) en vue de regrouper les forces de gauche.

après avoir été hébergé une semaine par [Jean-Paul] Filion, je me suis trouvé une chambre à la Maison canadienne (31 boulevard Jourdan, Paris 14^e). Ça coûte moins cher que dans un petit hôtel, et nous avons plus de confort (douches, eau chaude, etc.). Je me suis inscrit au cours de culture générale en arts graphiques, à l'École Estienne. J'y suis le cours (quatre fois la semaine) depuis deux semaines. À compter de janvier, je suivrai

également des cours professionnels d'édition, au Centre de l'édition et de la librairie, Boulevard Saint-Germain, tous les jours sauf le dimanche.

Lucille Durand (la femme de Jean Letarte) dit que tu as son manuscrit de poèmes ; elle demande (elle dit qu'elle t'a souvent écrit à ce sujet) que tu le lui renvoies, car elle n'en a pas de copie. Tu peux lui adresser à la Maison canadienne ; elle reçoit ici son courrier.

qu'est-ce qui se passe au Canada, en littérature ? Et la rencontre des poètes ? Je n'ai aucune nouvelle, nous recevons les journaux canadiens avec un mois de retard (le dernier *Devoir* est en date du 25 septembre). As-tu des nouvelles de [Paul-Marie] Lapointe et de [Gilles] Constantineau, et de leur manuscrit à paraître¹ ?

et voilà. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller au théâtre ; je suis trop pris par les impératifs de l'installation et de l'adaptation. Il y a les cours. Seulement quelques bons films. Et un peu de marche dans les rues de Paris. (Quant au problème de la femme, c'est encore pis pour moi qu'à Montréal.)

saluts à Adèle.

Gaston

[Verso, note manuscrite]

Ne t'aurais-je pas prêté les deux recueils de poèmes de Jean-Aubert Loranger, *Les atmosphères* et *Poèmes* ? Avant de partir, je voulais les emporter avec moi, mais je ne les ai pas retrouvés dans ma bibliothèque.

¹ Les recueils *Simple poèmes et ballades* de Gilles Constantineau et *Choix de poèmes/Arbres* de Paul-Marie Lapointe paraîtront en 1960.

Paris, le 4 décembre 1959

Mon cher Michel,

vraiment, c'est exaspérant à la fin d'attendre et d'attendre des nouvelles qui ne viennent pas, ne fut-ce à la rigueur qu'un petit signe de vie, qu'un coup de chapeau. [Henri] Pichette a bien raison de ne plus savoir à quoi s'en tenir. Que signifie ce silence, quoi ! ce mutisme, dis-je ! « Que fait Michel ? » me répète-t-il souvent. Et [Gérald ?] Gagnon ? Ont-ils reçu mes poèmes ? Je le rassure de mon mieux. Et je ne suis pas loin de désespérer moi-même. De tous ceux à qui j'ai écrit, seul [Louis] Portugais m'a répondu ; et Olivier [Marchand] ce matin. Que se passe-t-il bon dieu ! On dit que tu as un programme régulier à la TV ? Qu'en est-il ?

quant à moi, je ne sais plus sur quel pied danser. Je suis dépourvu de moyens, à cause de ma situation pécuniaire. Quand je pense que je suis à Paris depuis déjà deux mois et que je n'ai pas vu une seule pièce de théâtre, alors qu'il y en a une vingtaine à l'affiche, et ce à cause de ce maudit argent ! Le marasme économique dans lequel se débat la France n'est pas pour me faciliter les choses ; c'est la guerre des prix, les journaux regorgent de revendications, les fonctionnaires, et tous et tous ! Le coût de la vie a triplé en un an, les prix montent en flèche et les salaires ne bougent pas. Voici un an, il en coûtait 200 francs pour une course en taxi du Boulevard Saint-Michel à la Cité ; aujourd'hui : 600 francs (tu te rends compte : plus d'un dollar !). La France se survit et se revit et tente de vivre à travers une perpétuelle cascade de crises, à tous points de vue. La gauche est en crise, le marxisme est en crise, c'est la confusion partout, le déchirement, la querelle, la division, les scandales du régime. Heureusement, il y a des aspects consolants. J'ai assisté au Congrès de la revue *Esprit*, les 28 et 29 novembre dernier, à La Rochette sur Village, près de Melun. Ce fut une expérience extraordinaire que de converser et dialoguer avec Domenach, Conilh, Suffert, Edgar Morin, Kostas Axelos, Fougeorollas, Frasse, Rousse, David, Simon Nora, etc. Pichette a fait une communication le samedi soir, sur la poésie.

j'ai beaucoup de difficultés à me faire comprendre ; je parle trop *canayen*. Positivement, je ne parle pas la même langue ! Alors, je traduis. Le canadien est une langue « traduite ». Enfin, on finit par se faire comprendre. (Mon cas est assez particulier cependant !)

je prends ce qui passe. Je voudrais voyager, mais je ne crois pas pouvoir me permettre ça.

Mathilde [Ganzini] t'a sans doute rejoint pour te faire savoir que j'ai absolument besoin d'au moins six exemplaires de ton recueil¹ (ils ne l'ont pas chez eux). C'est important. Alors si tu peux me les expédier sur le champ, je t'en saurais gré. (Par courrier ordinaire : colis. Avec la mention : Livres, usage personnel.)

Excuse cette lettre en vitesse. Je me reprendrai bientôt.

Écris bon dieu.

¹ Il s'agit de *Poèmes de l'Amérique étrangère*, premier recueil publié en 1958 par Michel van Schendel aux éditions de l'Hexagone, dans la collection « Les Matinaux ».